

Ciné-



LES FILMS
en liberté

mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F.

• N° 45 - 3 Juillet 1942

Irène de Meyendorff, que l'on peut voir au Normandie dans *Tourbillon Express* et que l'on verra la saison prochaine dans plusieurs grands films.

(Photo Tobis.)



ntanés... Instantanés... Instantanés... Insta

HISTOIRE DE RIRE

C E scénariste bien connu, assis à son bureau, préparait un dialogue de film. Près de lui, un camarade journaliste rédigeait un papier.

Bientôt le dialoguiste commença à donner des signes de nervosité. Il allumait une cigarette, l'éteignait, se renversait dans son fauteuil, baillait, se levait, s'étirait avec bruit... Puis brusquement :

— J'en ai assez !
— De quoi ? interrogea l'ami journaliste.
— De tout ça ! Tous ces dialogues me font mal au cœur et tous ces films sont idiots... Tiens, j'en ai marre ! Je f... le camp, j'ai besoin de distractions.

— Où vas-tu ?
— Au cinéma, répliqua le plus tranquillement du monde notre auteur en mettant son chapeau.

QUI S'Y FROTTE S'Y PIQUE

Ce jeune premier, qui a connu une ascension rapide, mais dont l'étoile tend à pâlir déjà, possède un chien d'un caractère incontestablement peu aimable. En effet, l'animal a le coup de dent facile.

— Tu devrais le dresser, disait-on dernièrement à l'artiste, il est assommant ton chien, il va tous nous bouffer !

— Rien à faire, répondit avec indulgence le jeune homme. Impossible, figurez-vous, de l'empêcher de mordre tous mes amis...

— En ce cas, il ne doit pas mordre si souvent que cela ! grommela alors une âme charitable.

A L'INSTAR DE...

Un confrère interviewait dernièrement une célèbre vedette française.

— Que pensez-vous de un tel ? (suivait le nom d'un à peine moins illustre artiste de l'écran).

— Un tel ? Je trouve qu'il exagère... Nous nous sommes rencontrés récemment. Il s'est précipité vers moi en s'écriant : « Comment, c'est toi ? Tu vas bien, mon vieux. Moi, mon cher, voilà ce que je fais... » Et ainsi, durant vingt minutes !

— Vous n'avez pu placer un mot ?
— Pas un seul ! Et pourtant, Dieu sait si j'en avais à lui dire, moi aussi...

PAS DE PAIN SANS TICKETS

On sait que les vedettes possèdent une carte de textile spéciale et personnelle donnée par le C. O. I. C., qui leur permet de se vêtir... qui leur permet, en un mot, de posséder une garde-robe abondante pour pouvoir répondre instantanément aux exigences des producteurs... Ce n'est pas, croyez-le, un de ces privilèges enviables, car, aujourd'hui, les robes ne se donnent pas.

Il en est de même pour les cigarettes... Les régisseurs touchent de la régie des petits suppléments nécessaires. Mais quand il s'agit de viande — comme on a vu dans *Les visiteurs du soir* — ou de pain... les acteurs doivent prélever sur leurs rations.

L'autre jour, dans *Madame et le mort*, Michel Vitold coupait des langues de pain sous les yeux envieux de Rignault.

— T'en veux ? lui demanda-t-il.

— Ce n'est pas de refus.

Et ils partagèrent...

Survint Renée Saint-Cyr. La vue de la scène l'avait mise en appétit. Elle se tourna vers Daquin et lui dit :

— Et moi, je n'ai pas droit à un morceau de pain ?

— Vous ne mangez pas assez proprement, lui répondit-il.

Voulait-il faire entendre à Renée Saint-Cyr qu'elle n'avait pas donné de tickets ?...

HISTOIRE MARSEILLAISE

ou le Roman d'Amour de Josette Day et de Marcel Pagnol

L UI, c'est le grand seigneur du cinéma français.

Le seul qui n'eut pas besoin de traites escomptées ou de commanditaires. Marcel Pagnol possédait, hier encore, son studio, son usine de tirage, son cinéma d'exclusivité.

Il achetait un village entier pour tourner *Regain* et donner à son œuvre plus d'authenticité !

Personne ne sait comme lui faire rendre son maximum commercial à un produit de l'esprit. Pourtant il préfère travailler en amateur, en dilettante.

Quelquefois, il risquait de tout gâcher avec ses sympathies. Il s'entourait de collaborateurs plus ou moins doués, de techniciens insuffisants.

Mais ils savaient très bien jouer aux boules. Ses films ont tous un air de famille. Mêmes sujets, mêmes interprètes, mêmes lacunes, mêmes étincelantes qualités.

Toujours les amis !... Les relations sont orageuses. Ils s'adorent puis se haïssent. Chaque fois que Raimu et Fernandel « montent » à Paris, il y a de sombres rancunes ou d'attendrissants souvenirs.

La dernière fois, Raimu s'est fâché parce qu'il a appris que Pagnol avait créé pour lui un néologisme des plus expressifs mais des plus impertinents.

Heureusement, il y a toujours de généreux intermédiaires pour réconcilier les irascibles. A grand renfort d'embrassades et de mâles étreintes.

(Photos N. de Morgoli.)

Un visage plein, des cheveux fous, un regard profond... Josette Day...

Ses débuts dans la vie l'ont rendue difficile.

A seize ans, elle aimait un homme parmi les plus brillants qui soient.

Ecrivain célèbre, diplomate avisé, voyageur incessant, il avait, de plus, l'auréole des grands séducteurs.

Les ambassades se répétaient des noms de princesses, et les Cours faisaient le silence sur les hautaines ladies qui perdaient leur dignité !

Somme toute, avec lui, l'Europe était galante.

Comment Josette Day eût-elle résisté à tant d'attraits ?

Si flatteur qu'il fût, cet amour comportait des risques.

On ne retient pas ces sortes d'hommes. Ils s'appartiennent d'abord.

Et pour cette petite fille de seize ans, ce fut après tout une belle histoire coupée d'attentes désolées et de fugues merveilleuses.

Seule avec cet insaisissable bonheur, Josette Day pleurait parfois, mais en guise de consolation, on lui répondait :

Charme et naturel... Voici Josette Day...

— Ne compte que sur toi-même !

A cette rude école, elle apprit la vie, se mit à travailler, retint farouchement le meilleur de ce qu'on lui apportait et s'enrichit de ces épreuves.

L'essentiel était fait quant à son éducation. Elle aimait les bons livres, possédait — comme dit Molière — des *clartés de tout*. Son esprit, modelé à l'empreinte de cet écrivain aux formules fulgurantes, était teinté d'humour. Elle maniait le paradoxe et voulait, à tout prix, de la fantaisie dans sa vie.

Mais il y avait des bavures. Un peu snobisme, un rien prétentiarde, elle présentait quelques choses d'inachevées. Le goût de la grande vie, commun aux très jeunes filles, la jetait dans un monde de boîtes de nuit, de palaces internationaux et de restaurants de luxe. Elle jouait à la star, se couvrait de fourrures et de bijoux, prenait un air dédaigneux qui allait mal à son teint printanier et se serait volontiers ajoutée des rides pour paraître intéressante.

Les années passèrent. Elle se transforma.

Le grand amour s'était dilué dans le lointain.

Josette Day, avec l'expérience, commença de s'ennuyer. Toujours avide de connaître,

(Photo Archives.)

elle était vite déçue, mais son étonnante vitalité la soutenait et, d'elle-même, elle renouait.

Quand elle partit pour Marseille tourner *M. Brotonneau* elle subissait une petite crise d'indépendance. Elle se devinait, sans trop savoir pourquoi, à un tournant de sa vie, et ne savait trop sur quelle route s'engager.

Elle souhaitait un tas de choses contradictoires mais se sentait mûre pour une grande aventure.

Tout d'abord on crut à une passade sans importance. Mais il fallut bien se rendre compte que Marcel Pagnol et sa jeune vedette donnaient les signes les plus extérieurs de l'amour.

Ils se regardaient dans les yeux, recherchaient les petits coins, marchaient les doigts entremêlés et s'interrompaient de manger pour pousser d'énormes soupirs.

L'homme aux innombrables femmes, le père de non moins innombrables enfants, — tel Louis XIV, il en laisse un peu partout — était amoureux comme un collégien.

Ils semblaient pourtant assez mal fait l'un pour l'autre.

Eternellement chaussé d'espadrilles, vêtu d'un pantalon en tire-bouchon retenu par des bretelles démocratiques, Marcel Pagnol ne se différenciant guère de n'importe lequel de ses ouvriers.

Qu'allait faire Josette Day ingénuement sophistiquée ?

Elle l'appriovisa, et l'on apprit bientôt à Paris, avec stupeur, que les bretelles avaient disparu, que les espadrilles ne dépassaient plus le studio et qu'un superbe oiseau rouge fleurissait la boutonnière de ce révolté du veston.

Et depuis bientôt trois ans, à Marseille, sans bruit, sans publicité — elle qui l'aimait tant ! — Josette Day apprend chaque jour à goûter le bonheur.

Il paraît que Marcel Pagnol ne fait plus rien sans la consulter. Leurs deux fauteuils sont côte à côte, durant les prises de vues.

Josette Day, au contact de Marcel Pagnol, s'est enfin réalisée.

Et l'auteur de *Topaze*, grâce à sa jolie vedette, va peut-être renouveler son œuvre.

On annonce *La prière aux étoiles*, trilogie consacrée à la vie parisienne.

Il y aura sans doute tout le talent de Marcel Pagnol.

Et puis aussi beaucoup d'amour... Frédéric STANE.

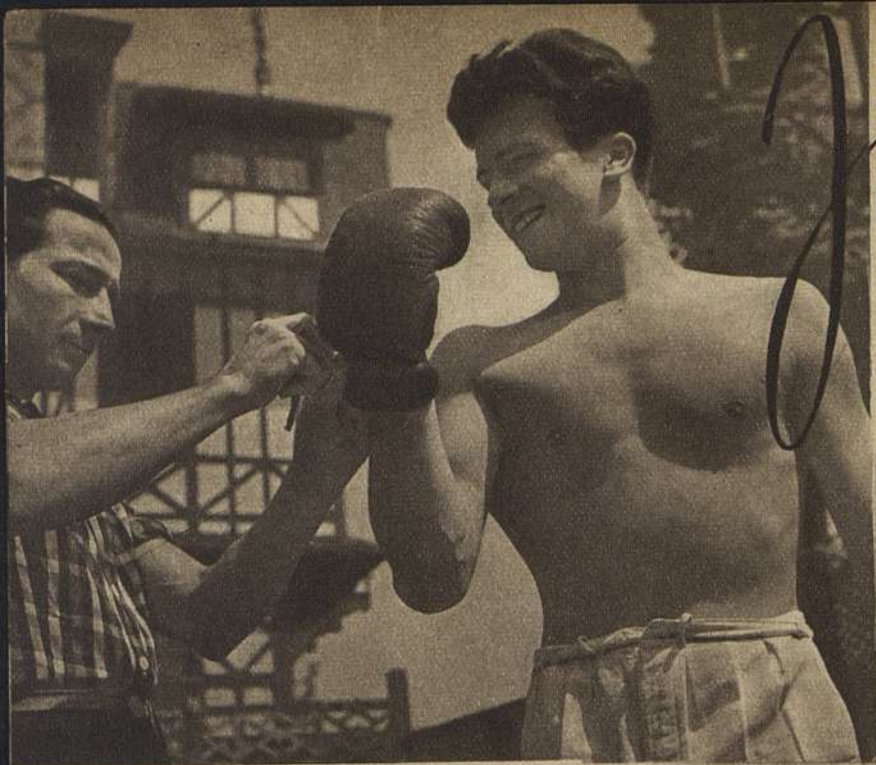
Marcel Pagnol, les galéjades... mais aussi le regard du maître, l'œil qui sait observer...

A la cantine des studios, on se rafraîchit entre deux prises de vues : Mireille Balin, Gilbert Gil, Francine Bessy et Marcelle Géniat.

Déjeuner en plein dans les jardins du « Tennis Hôtel »... Georges Grey et convaincant !...

...à une table voisine, Raymond Rouleau et Maurice Baquet avec quelques camarades.

Reconnaissez-vous, auprès de Georges Grey, cette vieille dame respectable ? Gaby Morlay dans *Le Voile Bleu*...



* Jimmy poids plume

Jimmy Gaillard est un élève merveilleux. On le verra à l'œuvre en face de Georges Flament. Il n'y a qu'une chose qu'il rechigne à faire : le saut à la corde. Dame, on n'est pas une petite fille ! Pour lui, cela consiste surtout, aujourd'hui, à regarder faire Thierry. Et que les petites filles en fassent autant ! Mais Jimmy sait qu'il y arrivera. Il prend goût à la boxe. Ne songe-t-il pas déjà à poursuivre son entraînement, après le film, pour son plaisir ?

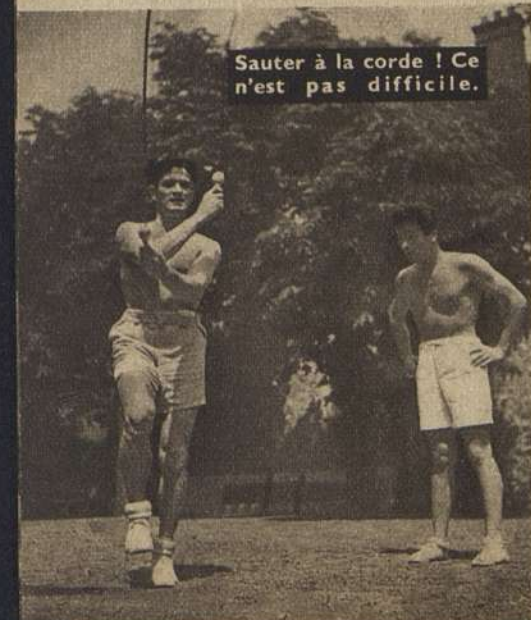
Jean RÉNALD.

UN swing éclair. Louis Thierry pare le coup. Louis Thierry s'entraîne ? Pardieu, le boxeur aux vingt-quatre victoires ne passe pas ses journées à jouer aux dominos. Cependant, ce matin, ce n'est pas lui qui s'entraîne. Il est venu à La Varenne accomplir un petit miracle : former un boxeur en huit jours. Voilà une nouvelle qui va faire rouler de gros yeux ronds dans les orbites des jeunots de la boxe qui n'en sont qu'à leur première année d'apprentissage et ne songent pas à la cueillette des lauriers avant plusieurs mois. Boxeur en huit jours. Peut-être champion à la fin du mois.

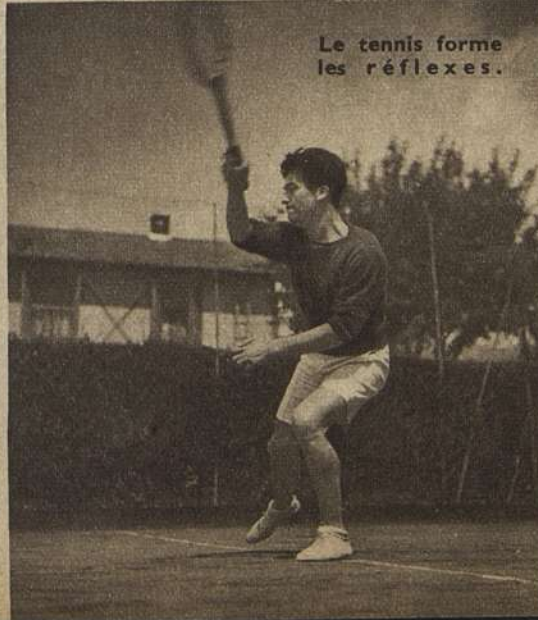
« C'est bien une histoire de cinéma », vont se dire les petits sceptiques professionnels. C'est une histoire de cinéma, il est vrai. Mais une histoire véridique. Jimmy Gaillard va, en effet, tourner *Le grand combat*. Il ne veut pas mimer la boxe sous les feux du studio. Il ne veut pas faire le moulin à vent, ni le brasseur de pâte à pain. Il veut boxer. Et il apprend la boxe.

— En huit jours ? Mais ce sont huit jours d'entraînement intensif. Au lever, il longe la Marne au pas de course. Sept kilomètres à vive allure lui entretiennent les jarrets (entretenir, car Jimmy est danseur) et règle la respiration. Puis une partie de tennis pour aiguiser ses réflexes. Puis un tour, cette fois sur la Marne ; ramer forme les muscles abdominaux. Puis, enfin, l'apprentissage proprement dit avec Louis Thierry...

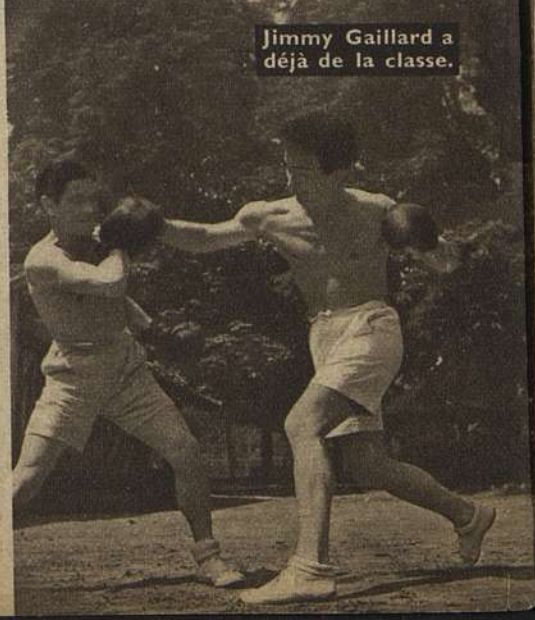
(Photos N. de Magalhães)



Sauter à la corde ! Ce n'est pas difficile.



Le tennis forme les réflexes.



Jimmy Gaillard a déjà de la classe.

Lotte Koch

Diane Moderne



ET voici une nouvelle vedette, toute gracieuse et jolie. Ses yeux verts et les longs cheveux blonds lui donnent toutefois le masque nostalgique cher aux âmes sensibles.

Nous ne la connaissons encore que très peu. Elle nous est arrivée à l'écran, fraîche et jeune comme une pousse printanière, un bourgeon à peine écloso dans un film que nous verrons bientôt : « Attentat à Bakou », un drame aussi mouvementé que son caractère.

Elle n'a pas le charme mûre des jeunes premières taillées sur mesure, avec leurs cheveux trop bouclés. Il émane d'elle ce charme persuasif des jeunes filles qui savent ce qu'elles veulent.

Lotte Koch nous apporte ce goût sensuel de l'adolescence avertie et traduit avec une émotion toute naturelle ses premiers troubles de l'amour.

Sa carrière de comédienne a débuté au cinéma, car c'est à la suite d'un concours organisé par une revue spécialisée du septième art, qu'elle gagna le droit de faire un bout d'essai, puis un petit rôle. Et, quelques mois plus tard, elle avait la fameuse chance qu'espèrent tant de jeunes filles, de voir son image mise sur un pied d'égalité avec les photos des « stars » célèbres dont elle décorait sa chambre.

Notre « vamp » en herbe a une grande passion, qui ne fait qu'augmenter... Oh ! une passion très pure, croyez-le. Car l'amour, ce démon ébouriffé, ne lui a pas encore décoché une de ses flèches meurtrières. Bien au contraire, c'est elle qui, pour le moment, tire à l'arc avec, d'ailleurs, une habileté consommée. Il faut tout vous dire : Lotte Koch aime la chasse, mais, comme le bruit des armes à feu l'effraie un peu, elle se sert de cette arme ancestrale qui, dans ses mains, devient redoutable... pour les lapins et les faisans.

De plus, l'équitation étant son sport favori, on peut la voir passer chaque matin, au grand galop de sa poulie, à travers champs et forêts de sa verdoyante Westphalie.

Jean GEBE.

(Photo Tobis.)



POUR

Raymond Segard...

L'ÉCRAN est une
TOILE PEINTE



Où Raymond Segard emmène-t-il son suaire de fantôme? Ne serait-ce pas à la Grande Chaumière?



de l'autre qu'ils n'acceptent pas le partage. Aussi c'est un bien curieux ménage à trois.

Créent-ils de sombres drames, tourmentent-ils étrangement ce corps juvénile et cette âme lisse qui se souviennent encore de leur équipe de football, de leur jeunesse. Si l'on en croit ce que Raymond Segard veut en dire, cela se passe fort bien.

— Non vraiment, je ne saurais pas vous dire lequel je préfère des deux. Quand j'ai envie de peindre, je peins, mais quand j'ai fait une toile, je peux alors rester trois mois sans peindre et sans y penser !...

— En quelque sorte l'accès est passé, la dent est sortie...

— Si, quand je joue, je ne suis pas tourmenté du désir de peindre, quand je peins je ne suis pas tourmenté du désir de jouer. Pourtant je ne pourrais pas envisager sans une souffrance véri-



table, d'abandonner l'un au profit de l'autre et puis, ils ont tous deux un avantage, c'est qu'ils me permettent de ne jamais les compromettre, de n'accepter pour aucun d'eux de basses manœuvres, puisque chacun m'aide à vivre pour l'autre.

« Je peins depuis l'âge de dix ans et je suis passé par toutes les phases de l'apprentissage normal, l'anatomie, l'académie, le dessin avant la peinture et l'aquarelle avant l'huile.

Au naturel, Raymond Segard a l'air lent, calme, un peu secret, distant et lointain. Sa peinture se présente, comme l'a dit Jean Cocteau, taillée à coups de couteau, des grandes lignes désordonnées, de grands traits fulgurants, des empâtements hardis de couleurs vives et violentes et pourtant un fond indiscutable de tristesse et de mélancolie. Est-ce là la révélation du tempérament secret de Raymond Segard ? Et doit-on lui confier des rôles à l'image de sa peinture ? Nous voilà bien loin des fantômes d'Alfred Adam.

Après tout, qui sait, faire de la peinture et hanter, sont peut-être deux métiers qui s'accordent fort bien dans un seul homme.

MARCELLE ROUTIER.

En haut : sa table qui l'a inspiré pour peindre cette aquarelle d'une manière très Dufy « La table du peintre. »

C'est en regardant sa fenêtre que Raymond Segard a pensé à peindre une de ses meilleures œuvres « Fleurs devant la fenêtre. »



(Photo N. de Marcoll.)

PENDANT notre séjour à Saint-Jean-de-Luz, pour assister aux prises de vues du nouveau film de la U. F. A., « La Nuit sans Adieu », nous avons été surpris de constater combien la température restait clémente dans cette région, bien que nous étions déjà à la fin du mois de novembre. Un chaud soleil brillait dans un ciel bleu d'une pureté incomparable et, dans les jardins, au pied des premiers contreforts des Pyrénées, les dernières roses, semblant avoir oublié la saison, s'épanouissaient insolemment. C'est le cadre à la fois sauvage et grandiose de la côte basque, à quelques kilomètres de la frontière espagnole, au pied des Pyrénées et à l'embouchure de la Biscaya, c'est la charmante petite ville de Saint-Jean-de-Luz, qui a été choisie comme toile de fond pour enregistrer quelques-uns des épisodes les plus tragiques de l'histoire d'une femme convoitée par deux hommes, amis très chers, qui se tromperont mutuellement sans le savoir. Anna Damman interprète le personnage féminin de l'intrigue, les rôles masculins étant tenus par Hans Söhrker et Carl Ludwig Diehl. Sur le môle, le metteur en scène Erich Waschneck et l'opérateur Reimar Kunze avaient installé la camera, pour tourner une scène, dans laquelle Hans Söhrker, à bord d'un petit voilier, multiplie ses efforts pour toucher la rive. Il luttait de toutes ses forces, avec une ardeur peu commune, pour dominer la résistance des éléments et mener à bon port

(Photos A. C. E.-U. F. A.)



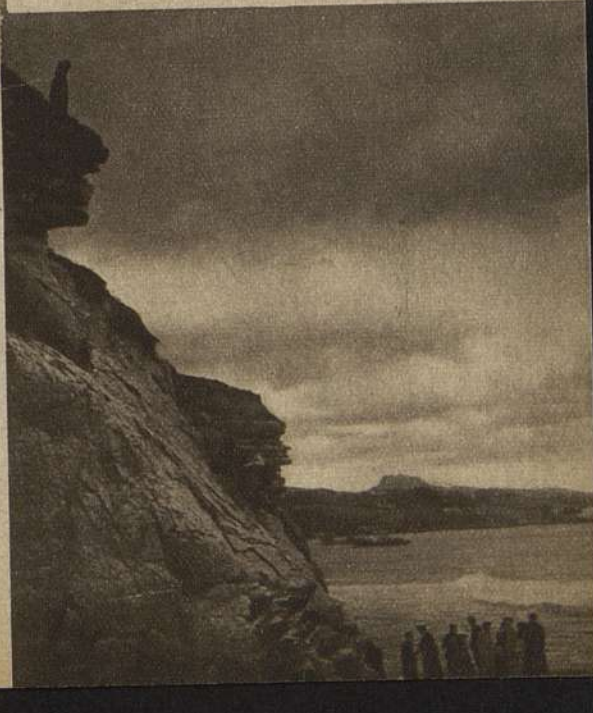
la Mer n'aime pas
les Cinéastes

son embarcation qui s'en allait à la dérive. Une foule imposante de curieux se pressait, non loin des cinéastes, pour profiter de cette distraction, aubaine exceptionnelle en cette saison.

Le soir, lorsque nous nous trouvâmes tous réunis à l'hôtel, les conversations sur le temps occupèrent la plus grande place. Le baromètre était consulté anxieusement et secoué par des mains fébriles car, à cette saison, un changement pouvait survenir d'un jour à l'autre, compromettant l'issue du travail. Il ne faut pas oublier que bien des conditions sont nécessaires pour procéder à des prises de vues au bord de la mer ; il faut, à la fois, que le soleil brille et que la marée se trouve à la hauteur désirée.

Le travail n'allait pas toujours sans incidents. Cachés derrière le môle, où nous nous croyions à l'abri, nous regardions tourner Anna Damman, lorsqu'une vague, d'une force insoupçonnée, passa par-dessus la jetée et nous inonda de la tête aux pieds. Nous sortîmes de notre repaire, trempés comme des barbeta à l'hilarité générale.

M. O



Eté... Soleil...

ON TOURNE
EN
EXTÉRIEUR
PONTCARRAL
ET
PATRICIA



Jean Delannoy et Pierre Blanchar
guettent le premier rayon de soleil.

Espace... ou Les Films en liberté

se montre maternelle pour cinq petits
enfants sans parents qui sont les héros
de Patricia; l'une d'elles, Chantal, est
adorable.

Pourtant, le soleil a fait son apparition
en même temps qu'Escande qui a la voca-
tion des séducteurs, que Génin qui est
jardinier une fois de plus, et qu'Aimé
Clariond qui m'avoue être le papa de
Carletti. La blonde Mai Bill s'entretient
avec Georges Grey, Hubert de Malet et
Jean Servais...

— Lumière! crie Paul Mesnier
comme s'il se trouvait au studio.

Fiat Lux... C'est le premier jour
d'une création. Les pigeons roucou-
lent. Un couple d'amoureux paysans
(Mlle Liliane Bert, presque trop jolie,
et Lajarrige) murmure l'éternel dia-
logue:

— Tu m'aimeras toujours?...
— Toujours...

Patricia a vu le jour, ou plutôt
le soleil.
Georges BREAL.

La présentation de Patricia par
Gabrielle Dorziat.



Le tourment d'un metteur en scène
commence au lever du soleil. Fera-
t-il beau, aujourd'hui?

L'héroïne, Carletti, qui est Pa-
tricia adolescente, se demande si elle
doit garder sa robe de voyage, ou bien
passer son organdi blanc avec lequel
elle doit aller à la rencontre du prin-
temps. L'assistant Raoul André se con-
tente de manger des cerises, cepen-
dant que le chien Rin Tin Tin qui joue
un grand rôle dans Patricia, voudrait
bien envoyer son maître au bain
pour éviter le sien.

Nous sommes à Vernon, dans une
ferme où, sans aucun souci de pro-
duction, si ce n'est celle de leur
œuf quotidien, les poules vont à
leur rendez-vous d'affaires avec
les graines et les vers. On les
entend cancaner:

— Le blé est hors de prix, cette
année...

— Et le ver blanc introuvable!...
Pierre Heuzé machonne une
herbe tout en polissant un bout
de dialogue, cependant que
M. Tramichel, autour de lui,
joue à pigeon vole avec son
doigt mouillé, et le metteur en
scène Mesnier au tambourin
sur le baromètre qui a ten-
dence à monter.

Alerme, en soutane, semble
un prêtre très rabelaisien,
tandis que Mlle Pressac, je
veux dire Gabrielle Dorziat,

(Photos S. P. C. et Serge.)



Annie Ducaux dans le rôle
de Garlone.

(Photos Pathé.)

peut s'étonner de le voir sortir
si tardivement.

Voici, en cavalier du XIX^e siè-
cle, Pierre Blanchar, qui ne sou-
rit guère, portant peut-être à ja-
mais en lui la nostalgie de per-
sonnages aussi torturants que
Raskolnikov...

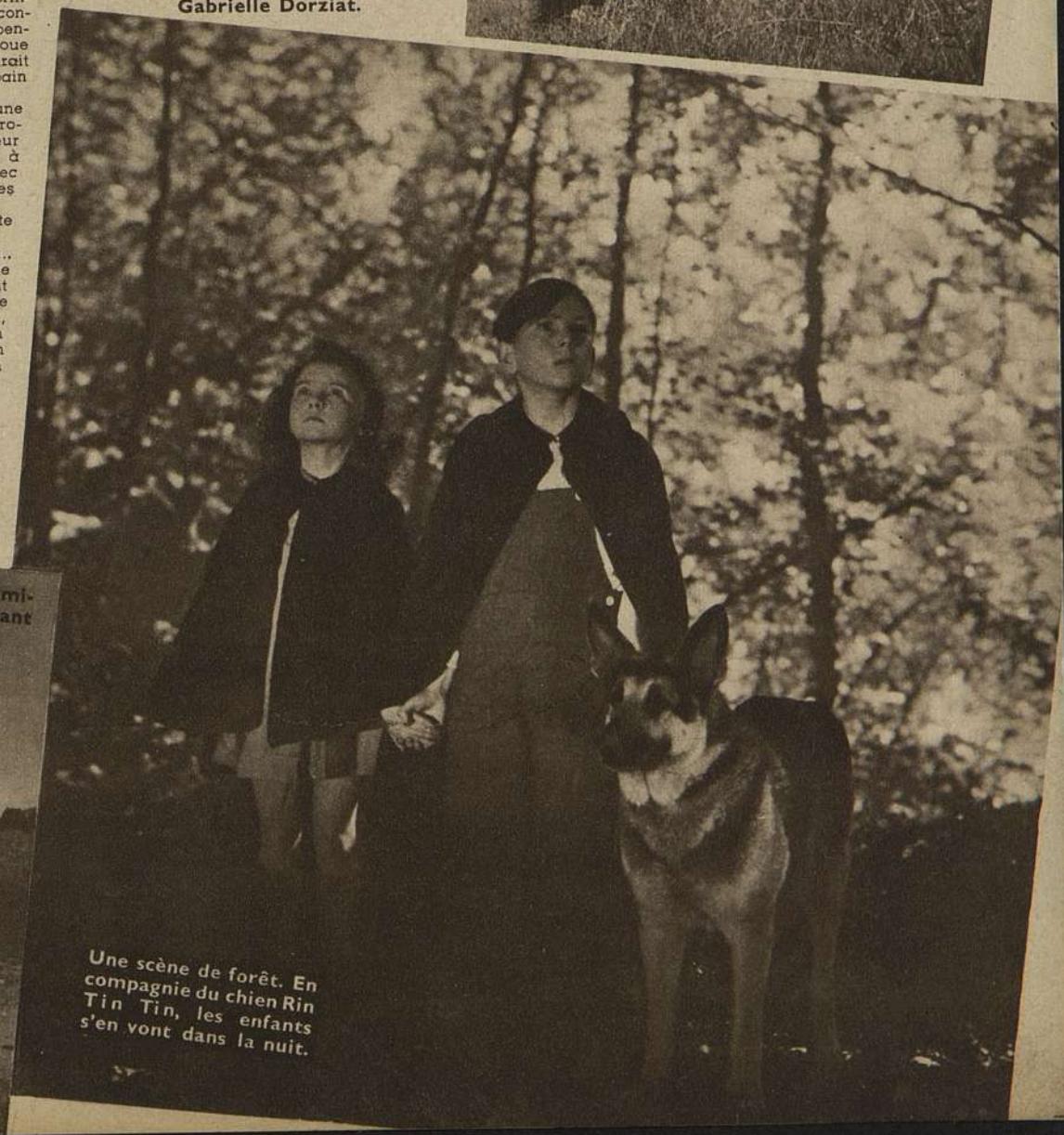
Et voici, sur une superbe
jument blanche, qui a nom
Haya, la plus ravissante des
héroïnes... C'était hier une
débutante, je crois que de-
main nous posséderons avec
elle une ingénue de bonne
race; Mlle Suzy Carrier, qui
interprète Sibylle, en effet,
nous paraît avoir le don, et,
comme elle possède jeunesse
et beauté... il n'y a qu'à la
voir galoper à perte d'horiz-
on pour être persuadé
qu'elle cueillera au passage
les étoiles.

(Voir suite page 15)



Mai Bill et M. Trami-
chel vont au-devant
du soleil.

Une scène de forêt. En
compagnie du chien Rin
Tin Tin, les enfants
s'en vont dans la nuit.



L n'y a pas que dans le cerveau humain que le
soleil cause un vertige. Le cinéma lui-même
obéit à l'appel impérieux qui émane des rayons.
D'ailleurs, la lumière n'est-elle pas indispensable
à l'art qui rassemble ses fidèles dans les salles
obscurées?

Aussi, les producteurs de films, mettant à profit
l'été, désertent les studios et s'en vont à la con-
quête de l'espace. Quelle joie de s'en aller à leur
suite vers les campagnes dont les verts des feuilles
et des moissons, les blonds des maturités, changent
à chaque heure.

Hier, nous étions à Vernon où Paul Mesnier
avec le producteur Tramichel, tournaient Patricia...
Nous voilà à présent aux confins de la Charente, à
Angoulême, dans cette belle ville où les maisons
poussent en hauteur comme un troupeau de mou-
tons capricants autour de leur cathédrale médié-
vale...

Avec M. Stengel, qui est mieux qu'un directeur
de production, nous filons vers des sites périgour-
dins...

La Charente est un des départements les plus
variés de France; aussi, le paysage est plus con-
trasté que la femme la plus choyée.

La vallée des Eaux Claires nous en offre le
témoignage harmonieux. D'un côté, de grandes
roches nues, des guérets, des buissons d'épine vi-
nette, des églantiers; de l'autre, la vague des épis
adolescents, des cerisiers tout pavoisés de fruits,
et, parmi des odeurs de menthe, un filet d'eau
jouant à cloche-pied entre des herbes folles...

Mais quelle chevauchée d'un autre âge soudain?
C'est Jean Delannoy qui l'anime. On tourne
Pontcarral, ce roman d'Albéric Cahuet, tellement
cinématographique dans ses développements qu'on



Pierre Blanchar
dans le rôle de
Pontcarral.



Une scène du *Rayon d'acier*, où l'on reconnaît Dorothea Wieck, l'interprète de jeunes filles en uniformes.

LE RAYON D'ACIER

L'AUTO et l'avion sont tour à tour vedette du film. Il s'agit surtout d'une invention qu'un ingénieur vole à un autre ingénieur à la suite d'une perte de mémoire de celui-ci, consécutive à un accident. Se greffe sur cette intrigue centrale la mésaventure inévitable qui existe entre une star et un champion automobile dont les obligations sont trop différentes pour pouvoir s'accorder. Il s'ensuit un divorce qui permet au héros du film d'épouser la collaboratrice qui s'est dévouée à ses travaux. Tout n'est pas nouveau dans cette histoire et nous avons vu maintes fois ces figures anxieuses guettant une T. S. F. qui ne répond plus tandis qu'un avion vole au-dessus de la mer, à travers l'orage, vers la gloire. Mais, en somme, tout cela n'est pas ennuyeux dans ce film correctement mis en scène. Dorothea Wieck et Carl-Ludwig Diehl en sont les excellents interprètes.

CHARIVARI

Charivari n'est pas le titre qui convient à ce film. Méli-Mélo lui irait mieux. C'est, en effet, un aimable méli-mélo de situations et de personnages lancés à la poursuite d'une robe bleue sur laquelle a été fixée une broche de prix. Elle était destinée à une charmante petite amie. Mais le hasard qui se plaît à brouiller les choses pour pouvoir mieux les arranger ensuite, la détourne de sa destination première. Ainsi la retrouvera-t-on sur le dos d'une exquise chanteuse d'opérette. Tout se termine, d'ailleurs, à la satisfaction générale, dans le bureau d'un juge d'instruction qui n'y comprend rien.

Ce n'est pas toujours très drôle, mais ça l'est quelquefois. La mise en scène de Erich Engels est habile et parvient à ne pas perdre le fil de ce récit quelque peu embrouillé. D'autre part, de bons acteurs lui assurent une interprétation sans éclat peut-être, mais non sans charme. Elsie Mayerhofer et Albert Matterstock en sont les principaux.

MADemoiselle SWING

Il serait préférable d'être de la partie pour juger en connaissance de cause ce film qui rend hommage au rythme nouveau. Cela débute

chez les « zazous » d'Angoulême et se poursuit chez les « swingués » de Paris. Le match que se livrent l'oratorio et le swing ne retient pas longtemps l'attention. Ce n'est qu'un prélude. Le triomphe du jazz moderne est tel qu'il emplit bientôt tout le film. Et l'on va dans un monde où tout est « swing ».

La musique est « swing ». Mlle Swing, héroïne de cette histoire, les personnages sont « swing ». Les situations sont « swing ». Mlle Swing, héroïne de cette histoire, est d'ailleurs ravissante. Elle a un charme « swing » capable, même, de séduire des admirateurs qui ne le seraient pas. Elle chante de façon charmante et fait tourbillonner les « claquettes ». Il est normal qu'elle ait un succès « swing » et qu'elle fasse la conquête du cœur « swing » de l'homme qu'elle aime. C'est bien simple, à son contact, les journaux parisiens, eux-mêmes, deviennent « swing ».

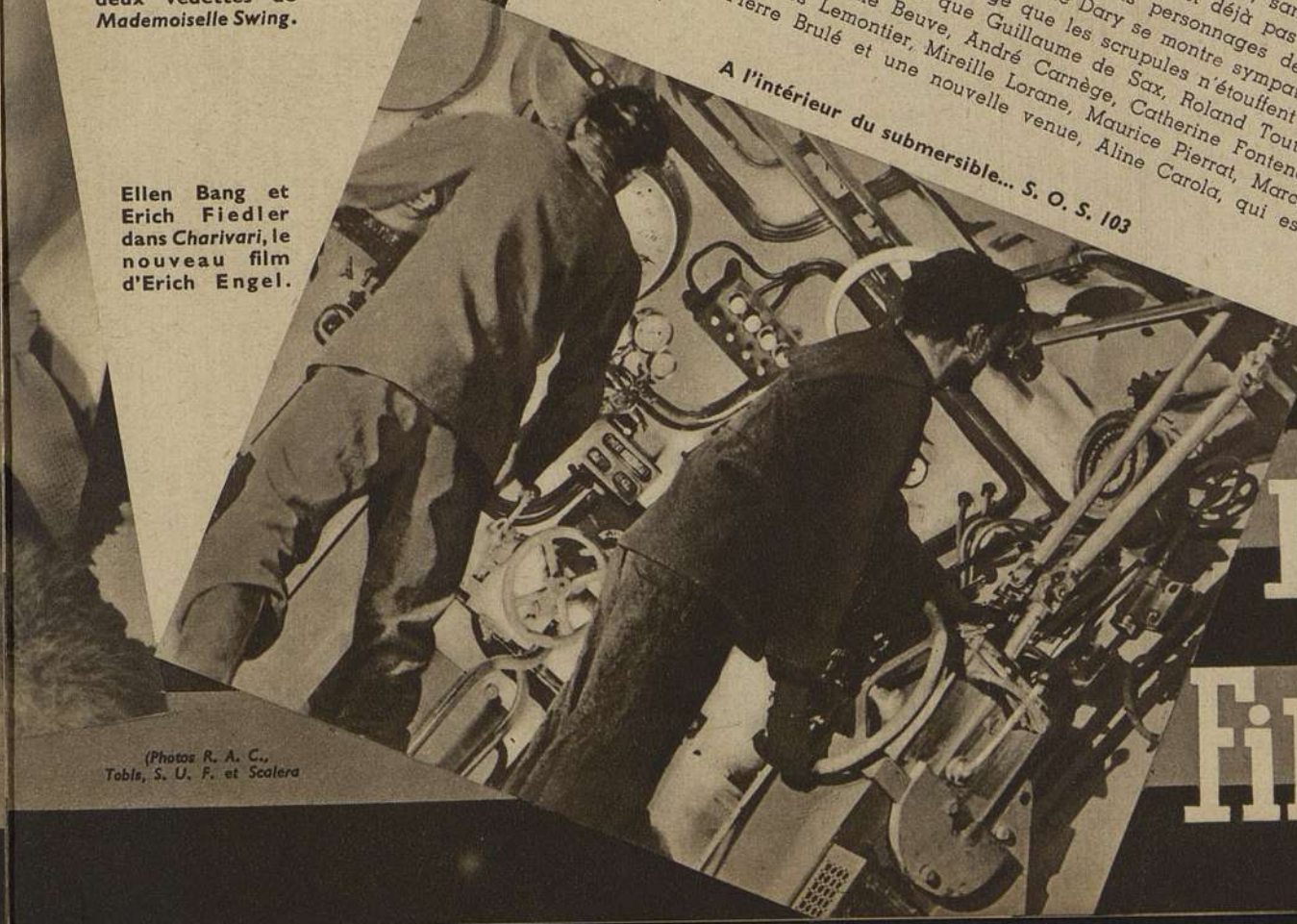
Louis Poterat est l'auteur de cette histoire à laquelle Richard Pottier a donné une mise en scène « swing » et qui rappelle, parfois, qu'il fut l'auteur de *Si j'étais le patron*. L'interprétation, elle aussi, est « swing », même avec Jean Murat, même avec Elvire Popesco, Saturnin Fabre et René Génin, mais surtout avec Pierre Mingand, Irène de Trébert, Raymond Legrand et ses musiciens qui sont des spécialistes.

Il y a même une vache « swing ». Mais, de grâce, assez de swing comme ça, la danse de Saint-Guy doit se traiter ailleurs que sur un écran, ou alors la camésole de force pour l'auteur, le metteur en scène et les vaches !



Jean Murat et Elvire Popesco deux vedettes de *Mademoiselle Swing*.

Ellen Bang et Erich Fiedler dans *Charivari*, le nouveau film d'Erich Engel.



S. O. S. 103

C'est presque un documentaire et c'est mieux qu'un documentaire. Le film nous fait assister au sauvetage d'un sous-marin échoué par quatre-vingts mètres de fond et bien qu'il ne soit nullement romancé, il garde un intérêt dramatique constant. C'est un film tout nu, sans effets, sans conflit sentimental, sans rien de ce qui risquerait de le trahir et ses personnages gardent un admirable anonymat. Par ailleurs, une technique remarquable et une photographie lumineuse assurent l'attrait de ce drame naval étonnamment dépouillé. On admirera surtout la sobriété émouvante avec laquelle il a été réalisé. Nulle grandiloquence, nul laisser-aller, nulle larme à l'œil ni appel à la sensiblerie du public, mais des images simples, franches, nettes et dont la simplicité, la franchise, la netteté atteignent au pathétique. Pas d'interprétation. Le film n'est pas joué. Il est vécu. Ou, du moins, il en a l'air. A noter aussi un excellent doublage.

FORTE TÊTE

C'est un film du modèle courant. Un scénario un peu conventionnel, mais assez bien agencé dans l'ensemble, un dialogue dans lequel Léopold Marchand est inférieur à lui-même et qui a sa bonne ration de grands mots et des sentiments tout faits et une mise en scène habile en dépit de sa modestie. Voilà de quoi est faite cette « Forte Tête ». Cela procure ni plus ni moins qu'une heure et demi d'agrément sans prétention. On n'y retrouve certes pas le Léon Mathot du *Réprouvé*, malgré une certaine ressemblance dans le tempérament et dans l'interprétation du principal personnage. L'indigence des moyens mis à sa disposition en est, sans doute, la cause. De toute façon, le film n'ennuie pas et ce n'est déjà pas si mal. Une troupe fort sympathique anime les différents personnages de cette petite histoire assez étonnante. A leur tête René Dary se montre sympathique et adroit. Paul Azais, dans un personnage que les scrupules n'étouffent pas, est excellent lui aussi, de même que Guillaume de Sax, Roland Toutain, Gilberte Joney, Charles Camille Beuve, André Carnège, Catherine Fontenay, Vibert, le petit Pierre Brulé et une nouvelle venue, Aline Carola, qui est charmante.

A l'intérieur du submersible... S. O. S. 103

par
Didier DAIX

Les Films

(Photos R. A. C.,
Tabis, S. U. F. et Scalera)



Une scène policière comme on la voyait autrefois...

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Danseuse aux Folies-Bergère, Musidora a été remarquée par Feuillade, qui l'engage aux côtés de Navarre, le créateur de « Fantomas ». Elle commence par le giffier au cours d'une scène. Le lendemain, elle se laisse glisser du haut d'un toit et reste suspendue dans le vide pendant plus de deux minutes. Puis elle subit l'éclatement d'une bombe en plein studio. La voici à Marseille, où elle va devenir vampire... Et c'est le retour à Paris.

IV. — LA TRAPPE INATTENDUE

IRMA VEP allait être prise par de fins limiers. La maison où elle se trouvait était cernée par les agents.

Au milieu du corridor qui conduisait à la sortie, Feuillade fit creuser une fosse assez profonde qu'il remplit de matelas.

— C'est ta prochaine demeure, me confia-t-il. Tu tâcheras de te vêtir d'une fourrure épaisse car je n'ai pas envie que tu te rompes les os.

Il se tourna vers Manichoux et lui demanda s'il était prêt pour tourner la scène.

Au même instant, je le vis marcher à grands pas vers Jean Ayme.

— Monsieur, lui dit-il, quand on fait du cinéma on n'a pas le droit d'être malade, vous deviez être là lorsque j'avais besoin de vous. J'avais deux mille francs de figuration pour votre scène, savez-vous ce que ça représente. Et vous auriez pu tout au moins prévenir et vous excuser.

— Je n'avais personne pour prévenir, je vis seul.

— Tant pis !... Le cinéma n'est pas fait pour vous, M. Jean Ayme. Celui-ci pinça les lèvres.

— Voulez-vous, dit-il, avoir l'obligeance de me dire si je tourne aujourd'hui ou si je puis partir à l'instant même.

— Une minute, s'il-vous-plait.

Alors Feuillade siffla et hurla :

— Lumière ici, tout de suite !

— On tourne dans la fosse, demanda Manichoux.

— Non, j'ai un passage très court à faire ici. Amène-moi Musidora.

Que se passe-t-il donc dans ce salon ? Les vampires sont en pleine action.



La Vie d'une Vamp

par MUSIDORA

Après la scène, il se releva et demanda à Feuillade :

— Qu'ai-je à faire par la suite ?

— Rien.

— Est-ce que je viens demain ?

— Non, passez à la caisse pour vous faire payer. Musidora vous a tué, votre rôle est terminé.

La scène fut très courte. Feuillade s'éloigna sans entendre les récriminations du malheureux grand vampire et nous pria de le suivre pour retourner la scène du corridor.

Celle-ci ne fut pas moins courte, mais je m'en souviendrais toujours. Je dus, pour fuir les policiers qui cernaient la maison où je me trouvais, prendre le corridor et m'efforcer de me réfugier dans une des chambres voisines pour fuir par la fenêtre. Mais au moment où je traversais le corridor, le sol s'échappa sous moi et je disparus entièrement dans la fosse qui venait d'être creusée et qui avait été soigneusement recouverte. Je faillis me rompre le cou.

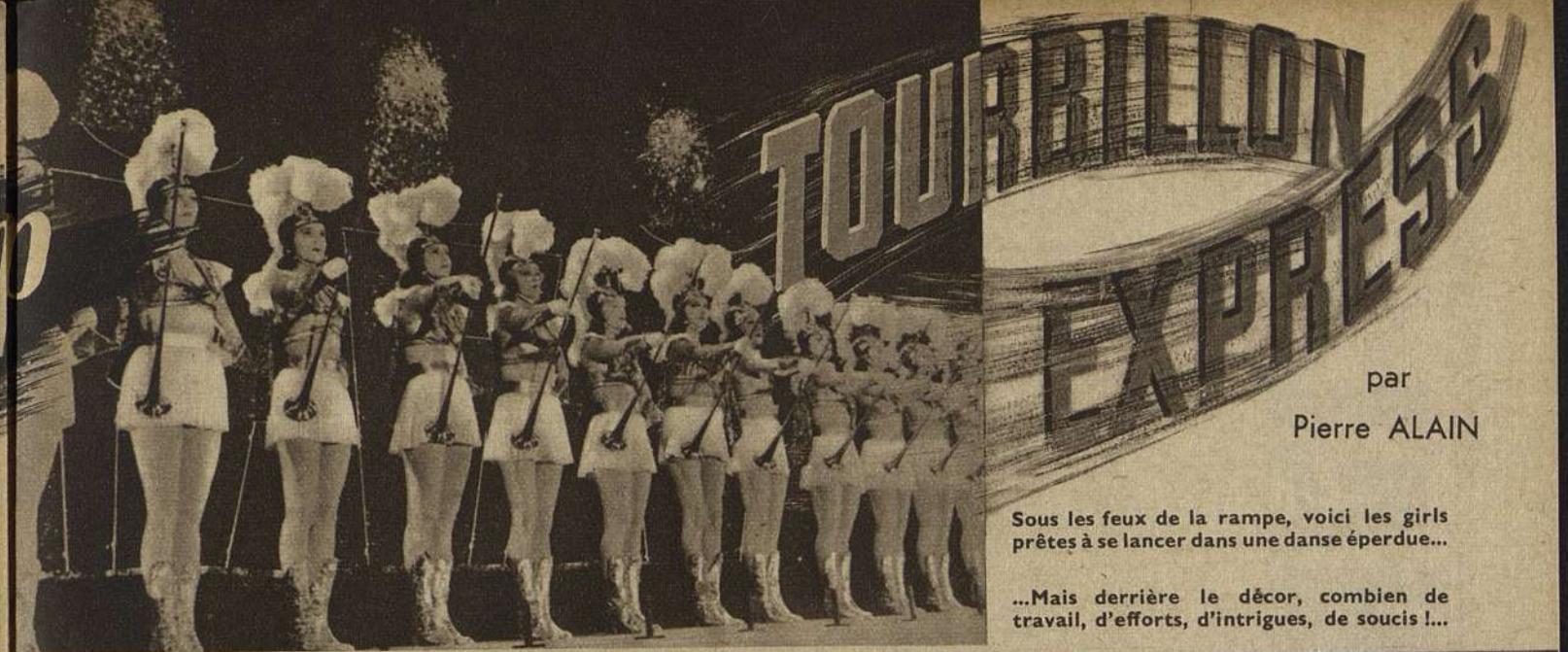
Quelque temps après je revis Jean Ayme qui me dit :

— On n'a pas idée de vous tuer parce qu'on est malade !

— Mon ami, dis-je à Jean Ayme, en guise de consolation, estimez-vous heureux. Pour avoir été malade, vous avez échappé à la scène de la fosse, moi, pour avoir été bien portante, j'ai failli me rompre la colonne vertébrale. Jean me salua.

— Vous auriez pu vous tuer tout bêtement. Croyez-moi, c'est idiot, ce cinéma d'aventures. Je retourne au théâtre, vous devriez en faire autant.

(A suivre.)



par
Pierre ALAIN

Sous les feux de la rampe, voici les girls prêtes à se lancer dans une danse éperdue...

...Mais derrière le décor, combien de travail, d'efforts, d'intrigues, de soucis !...



JENNY HILL dirige une école de girls qui doit bientôt se produire sur les principales scènes d'Europe. Vingt filles alertes, ravissantes et pleines d'entrain, animées par un magnifique esprit de solidarité, partent à la conquête de la gloire...

Mais le music-hall est un domaine où la réussite ne vient pas sans lutte. Deux hommes, envoyés par un impresario que le succès des girls commencent à inquiéter, sont chargés de suivre la troupe et d'amener la perturbation dans un ensemble dont l'homogénéité fait la force.

Norma, qui mène le train, a vite fait d'éventer la ruse. Mais déjà, quelques girls crédules se laissent prendre aux belles promesses de Torstone et de son acolyte. Elles quittent la troupe pour un vulgaire beuglant de Budapest où on leur a promis la fortune...

« Serrons les coudes », dit Norma. Eva, la plus douce de toutes, tombe malade... Devra-t-elle abandonner la danse ? Elle aussi fait effort. Elle tiendra !

On rentre à Berlin. On repart pour Paris. C'est toujours la même vie terrible et magnifique. Les foules enthousiastes acclament les

girls... et les concurrents s'impatientent. Mais Harvey, le complice de Torstone, séduit par l'allant des jeunes filles et le charme de Norma, renâcle déjà contre la basse besogne qu'on lui fait faire...

En vain Torstone multiplie les fourberies. Il ira jusqu'à faire accuser Norma d'un vol de bijou pour jeter le désarroi dans la troupe. Mais Harvey dénonce la manœuvre de son ancien ami et se range du côté des jeunes filles. Elles ne seront pas tout de suite convaincues de sa loyauté...

A Copenhague, la première du spectacle est attendue avec enthousiasme. Un incendie éclate dans la loge. Harvey en profite pour témoigner définitivement de son amour en sauvant à la fois Norma et son spectacle, aussi important que sa vie...

Et le rideau se lève. La salle semble crouler sous les applaudissements. Les girls, une fois de plus, ont triomphé ! Et dans une pauvre loge, l'oreille au récepteur qui la relie à la scène, Eva, mourante, sourit, une dernière fois au succès des girls qu'aucune manœuvre n'a pu corrompre...

P. A.

(Ph. Tobis.)



RENÉ GÉNIN a plus d'un tour de pellicule dans son sac

René Génin est le roi du « gag », le « gag personnalisé ». Et les circonstances le favorisent toujours.
Il assistait l'autre soir à la projection de quelques scènes tournées la veille. La projection était mauvaise; il y avait du « pompage ».
On dit qu'il y a « pompage » lorsque la pellicule, soit à la prise de vues, soit à la projection, ne se laisse pas prendre par les griffes d'entraînement des appareils et se gondole. Sur l'écran, l'image a un mouvement de va et vient qui donnerait le mal de mer si l'on ne pensait pas avec désespoir que les scènes sont à recommencer.
A cette vue donc, Génin s'écria de sa voix sardonique :
— Ils ne savent pas jouer ces acteurs. Il n'y a que moi qui sache.
Murmures dans la salle et au même instant apparut un gros plan de Génin. Mais, oh surprise ! sans « pompage »... Il avait trop de chance. Après la projection, il fit une démonstration.
— Voilà comment il faut tourner quand le film se gondole.
Et il se mit à onduler comme une négresse qui fait une exhibition de danse du ventre.
— Quand la pellicule fait un pli en avant, expliqua-t-il, je recule, quand c'est en arrière, j'avance... Et vous voyez, la projection est bonne.

Une bande armée ravage un coin des Cévennes



Roger Duchesne serait-il l'homme
aux bottes noires ?

Un mystérieux homme
aux bottes noires les conduit

QUI EST-IL ?

Le col de Serreydre (Cévennes) est devenu depuis peu le repaire de bandits masqués. Dirigés par un chef de noir vêtu et chaussé de bottes noires, ils ravagent et pillent le pays.

Les habitants s'enferment dès la tombée du jour.

Pourtant, l'autre soir, un cavalier put faire entrouvrir une de ces portes closes. Ce fut avec défiance qu'elle fut ouverte, car ce cavalier était porteur de bottes noires, de pistolets et d'une épée.

Était-ce le chef de la bande tant redoutée ?

Ses hôtes ne savaient. Et ce fut à la suite d'un long conciliabule qu'ils arrêtaient leurs dispositions pour le lendemain matin.

Et ce fut le jour.

Après avoir salué ses hôtes et les avoir remerciés de leur hospitalité, il s'en fut.

Mais quels étaient ces gens armés qui l'attendaient au détour du col. Des bandits, sans aucun doute; parmi eux il reconnaissait son aubergiste. Sans doute avaient-ils flairé l'argent qu'il portait ou bien...

Il n'eut pas le temps de soliloquer plus avant, car les hommes s'étaient mis en travers du chemin.

Un coup de feu qui claqua.

Un homme qui tombe... Et voici un homme qui doit s'enfuir victime de la méfiance populaire : se croyant en légitime défense, il a tué.

Il est hors la loi. Il faut s'enfuir. Disparaître doit être son premier soin. Les grottes sont là... il s'y enfouit...

de l'abîme nous révélera les pérégrinations de cet inconnu victime de la fatalité. Roger Duchesne sera cet inconnu, entouré d'Aimé Clariond, Roger Legris, Georges Vasty et de deux comédiens qui feront leur rentrée à l'écran : Jeannine Darcey et Daniel Mendaille. Ce film sera entièrement réalisé dans les grottes de Dargillan (Cévennes), transformées pour la circonstance en un vaste studio qui posséderait une rivière souterraine. L'électricité sera amenée par un câble spécial de haute tension tendu sur pylône durant cinq kilomètres.

Souhaitons que ce film soit une réussite car le metteur en scène a les moyens.

A CEUX QUI VEULENT DEVENIR FIGURANTS

Le C. O. I. C. nous prie de communiquer :

« Le droit d'exercer la profession d'acteurs de complément est conditionné à :

1° L'obtention d'une carte d'identité professionnelle délivrée par le C.O.I.C.;

2° L'autorisation prévue par l'ordonnance allemande du 28 novembre 1940 et délivrée par le Groupe Film.

Les extérieurs de Pontcarral

(Suite de la page 8)

En robe de style, Annie Ducaux, dont le chapeau est plus large qu'un fleur de soleil, présente ce visage altier qu'on lui connaît déjà. Il y a là également Jean Marchat, au bel habit de velours roux; Marcel Delaître, Lucien Nat, sans omettre, en facteur, Alexandre Rignault et Charlotte Lysès en grande dame d'un autre siècle.

Le jour suivant, dans un soleil désormais prodigue, le site changera encore. Nous sommes dans le château de Pontcarral, gentilhomme pittoresque de Mouthiers, posée au bord d'un étang aux profondeurs d'eaux vertes. Vieille demeure à tourelles de style différent, toute craquelée par les ans et dont les assises remontent au X^e siècle, avec des treilles de muscat, exposées en plein midi, et des fuites d'allées forestières... Les chevaux bondissent, qu'un aimable éleveur de la région, M. Fabre, a mis à la disposition de cette troupe à la fois archaïque et pleine de vie.

On voudrait, tel Josué, immobiliser ces prises de vues, tellement dans ces décors agrestes elles se parent d'enchantement.

Ce qu'il convient de dire, c'est aussi l'esprit d'équipe qui anime la production Pontcarral pour laquelle Pathé-Cinéma a vraiment fait un effort digne d'une très grande maison française. Tous se connaissent, s'apprécient, s'estiment et ce film semble le prolongement d'autres et sa meilleure garantie; en effet, Pierre Blanchard n'a-t-il pas interprété avec Stengel ses rôles les plus marquants : Crime et Châtiment, L'homme de paille, La dame de pique ? Et Bernard Zimmer qui écrit les dialogues de Pontcarral, n'écrit-il pas ceux de La dame de pique ? Et l'opérateur Christian Matras, depuis toujours n'est-il pas avec Stengel ?... Et l'habilleuse... et ces machinistes ?... Un film, c'est un peu comme une cathédrale... Pour la bâtir, il convient d'avoir l'esprit artisanal.

Pontcarral n'en manque pas.

Demain, autre aspect de la Charente; nous serons au château fortifié de la Tranchade... « Lever 6 h. 30 » précise à la craie sur le tableau noir de service, Mme Franca Roll qui est le plus amène des guides...

P. H.

Croquis graphologique d'ODETTE JOYEUX

Séduisante, gracieuse, amoureuse de tout ce qui est lumineux, largement aéré, elle aurait dû naître « papillon ». Cela lui aurait permis de participer librement aux charmes apportés par les fleurs, la nature en fête sous la caresse du soleil, avec le seul souci d'admirer, d'évoluer dans une atmosphère idéale.

Instinctivement, sa volonté s'oppose à accepter tout ce qui peut gêner son

élan, entamer sa confiance en elle-même, l'obliger à faire de trop grands efforts pour surmonter les difficultés. Il lui est plus facile soit de les ignorer, soit de diriger son activité vers d'autres objectifs que son imagination créatrice enthousiaste soit lui suggérer. Intelligente, elle s'adapte facilement à ce qui lui plaît. Dans ce domaine de l'esprit, elle n'accepte pas de contrainte, de discipline. Sa résistance ap-

paraît quand on veut lui imposer des obligations incompatibles avec sa nature. Avec une franchise un peu imprudente elle dit ce qu'elle pense, surtout quand, pour une raison ou pour une autre, elle veut se libérer de tout ce qui contrarie son libre essor — qui a cessé de lui plaire.

Malheur à ceux qui s'y enfoncent sans en connaître les méandres.

Où celles-ci le mèneront-ils ?

Nous le saurons bientôt : L'auberge

ON DIT QUE...

● Ce sera Jean Choux qui dirigera les prises de vues de « Port d'attache » un film que doit réaliser Pathé d'après un scénario original de René Dary. Ainsi nous retrouverons l'équipe qui nous donna « Café du Port ».

● Max de Vaucorbeil reprendrait la mise en scène. Il mettrait en scène un scénario original qui s'intitule « Mlle Béatrice ». On parle de Janine Darcey dans un des principaux rôles.

● Notre confrère « Comédia » annonçait le 193^e film sur Napoléon. Nous sommes très heureux de porter à la connaissance du public la prochaine réalisation par une firme française et un réalisateur non encore désigné du « Lieutenant Bonaparte ».

● Espérons que ces 194 films donneront à nos descendants une idée du moins exacte de la vie de notre grand héros.

● Louis Daquin donnera cet été le premier tour de manivelle d'un film intitulé « Le voyageur de la Toussaint ».

● Robert Vernay dirigera la mise en scène de « Monte Cristo », un film en deux épisodes que réalisera Régina.

● Jean Gourguet étudie en ce moment la possibilité de réaliser « Malaria », un grand film d'atmosphère.

La première ne peut être délivrée que sur la justification d'une activité cinématographique ou théâtrale soumise à l'appréciation d'une commission.

La seconde n'est délivrée qu'à la condition que l'intéressé soit titulaire de la carte professionnelle.

Ce qui signifie que l'accession au titre d'acteur de complément est fermée à toute personne ne justifiant pas d'une activité passée ou présente dans une des branches théâtrale ou cinématographique.

Pourtant, celle-ci n'est pas fermée entièrement. Les jeunes travaillant assidûment dans les cours préparant au théâtre et au cinéma, ceux du Conservatoire, peuvent accéder, sur justification de leur état à cette profession. La Commission jugeant si oui ou non l'intéressé satisfait aux exigences.

AVIS CONCERNANT

LES ASSURANCES SOCIALES

Les figurants doivent, sous leur propre responsabilité, se faire immatriculer aux Assurances sociales, 47, avenue Simon-Bolivar (19^e). Ainsi munis de leurs cartes d'identité professionnelle (obligatoires), d'assurances sociales, de leurs feuillets trimestriels et des vignettes qui leur ont été remises au cours du deuxième trimestre 1942 (1^{er} avril au 30 juin), ils doivent se présenter à M. Jean Pleuvry, préposé aux vignettes au C. O. I. C., 92, Champs-Élysées, 2^e étage, du 6 au 12 juillet inclus, le matin exclusivement. Passé cette date, le préposé aux vignettes ne pourra plus tenir compte des cotisations de MM. les figurants. Il est inutile de se présenter l'après-midi.



Suzy Carrier joue, dans Pontcarral, un rôle de premier plan.

AUTOUR D'UN LIT A COLONNES

(Petit lexique de studio)

Bavarder se dit vendre des pianos en langage des studios, de même régler des lumières autour d'un personnage se dit faire le champ. Ceci nous vaut deux anecdotes que voici :

M. Montazel, chef opérateur, est un méticuleux. Ses éclairages soignés demandent un temps assez long. Et ceci lui attira cette réplique de M. Tual, après une préparation de deux heures et quart à un décor d'une prison :

— M. Montazel, quand aurez-vous fini de faire le champ du prisonnier ?

Le même jour, pendant le tournage, les langues marchaient beaucoup.

Aussi, lassé d'une si longue vente de pianos, on entendit la voix du réalisateur s'élever et, s'adressant « aux vendeurs » :

— Quand les pianos fleurront, je vous engagerai comme fleuristes (air connu).

Lorsqu'une scène a été ratée il faut, dit M. Tual, battre les acteurs pendant qu'ils sont chauds, c'est-à-dire la reprendre dans le mouvement.

RECTIFICATIF

Jo Dervo nous fait savoir qu'il n'a pas été prisonnier comme nous l'avons publié dans notre dernier numéro, mais qu'après avoir combattu huit mois, il a été réformé à la suite d'une maladie contractée sur le front.



Odette Joyeux

Le Coin...

Cette semaine, au studio :

Saint-Maurice : Les visiteurs du soir. Réal. : M. Carné. Régie : Pauly-Dis-

cina. — M. La Souris. Réal. : G. Lacombe. Régie : Pillion-Richebé.

Joinville : Pontcarral. Réal. : Delannoy. Régie : Fontenelle-Pathé.

Francoeur : A vos ordres, Madame. Réal. : J. Boyer. Régie : Le Brument-Pathé.

François-1^{er} : Les affaires sont les affaires. Réal. : J. Dréville. Régie : Paritaire-Moulins d'Or.

Photosonor : Le grand combat. Réal. : Bernard Roland. Régie : Leclerc-S.U.F.

Buttes-Chaumont : Patricia. Réal. : P. Mesnier. Régie : Testard-S.P.C.

Letres d'amour. Réal. : C. Autant-Lara. Régie : Saurel.

On prépare :

Capitaine Fracasse. Ce film sera à Saint-Maurice le 15 juillet. On ne reçoit

UN FILM " RACONTE "

Jean de Marguenat doit tourner prochainement une adaptation de La Grande Marinière, d'après le roman de Georges Ohnet.

On respectera dans ce film l'époque à laquelle l'action se situait dans le roman : 1900 à 1908. Mais elle sera racontée, de nos jours, par un père à son fils; l'action se déroulera donc rétrospectivement.

Film d'atmosphère paysanne, La Grande Marinière sera interprétée par Fernand Ledoux et sans doute Michèle Alfa.

pas encore. 26, rue de la Bienfaisance, L.U.X.

La grande marinière. Ce film entrera en studio dès la fin des Affaires sont les affaires. La régie sera assurée par le Paritaire.

Secret de famille. Ce film, réalisé par Robert Péguy, aura pour régie le Paritaire, contrairement à ce qui a été dit.

Solange. Ce film de Marcel L'Herbier pour S.O.F.R.O.R. entrera ou est entré (la date n'était pas fixée au moment du présent article) au studio des Buttes-Chaumont.

Le loup des Malveneur. Pour ce film, les figurants et artistes de complément sont priés de ne pas se déranger. Les scènes de figurations étant tournées en zone non occupée et ce film ne comportant que des rôles importants.

Les nouveaux films :

Les affaires sont les affaires. Prod.

Moulins d'Or. Réal. : J. Dréville, as-

isté de Delacroix; opérateur : Bour-

gassol; décorateur : Renoux. Régie :

Paritaire du Spectacle. Directeur de

production : Pringrin. Acteurs : C. Va-

nel, A. Clariond, J. Baumer, R. Le Vi-

gan, Debucourt, J. Paqui, L. Nat, Nas-

siet, R. Devillers et G. Charley.

Pontcarral. Prod. : Pathé. Réal. : De-

lannoy, assisté de R. Calon. Opéra-

teur : Matras. Décorateur : Piménoff.

Régie : Fontenelle. Directeur de produc-

tion : C. Stengel. Acteurs : P. Blanchard,

A. Ducaux, J. Marchat, G. Granval, G.

de Sax, M. Delattre, L. Nat, Louvigny,

H. Richard, A. Rignaud, A. Carnège, S.

Carrier, C. Lysès, S. Valère, M. Suflet.

L'ECHOTIER DE SEMAINE.

...du Figurant



Paul Azais vient de faire sa rentrée au musée-hall dans Bout d'Essai, un sketch de nos confrères F. Holban, Henri Contet et Didier Daix, de « Paris-Midi », qu'on voit ici dans les bureaux du journal.

Ciné-



LES FILMS
en liberté

mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F

N° 45 - 3 juillet 1942

Jean Servais
que nous rever-
rons bientôt à
l'écran dans
un rôle drama-
tique.

(Photo Harcourt.)

